

BOSTON UNIVERSITY

GRADUATE SCHOOL

THESIS

L'HOTEL DE RAMBOUILLET ET SES HABITUEES

Submitted by

Martha L. Roberts

In partial fulfillment of the requirements
for the degree of Master of Arts

1893

BOSTON UNIVERSITY
COLLEGE OF LIBERAL ARTS
LIBRARY

L'Hôtel de Rambouillet et ses Habités.

La réforme littéraire, commencée en France au seizième siècle par Pierre de Ronsard, était une tentative de faire passer dans la langue vulgaire la majesté d'expression et de pensée, qu'il admirait tant chez les anciens. Il voulait créer une langue poétique; mais tout en empruntant des anciens et en les imitant, il manquait la vraie inspiration de la poésie. Cependant cette renaissance des idées antiques était louée de ses contemporains, et le nom de Ronsard devint l'objet d'une idolâtrie profonde. Quoiqu'il ne fût qu'un poète médiocre, ses successeurs, parmi qui se trouvent Ronsard, Malherbe et Racan, inspirés de son succès l'imitaient même en le surpassant. Malherbe a fait avancer la langue vers l'unité, a inventé un goût littéraire, et de cette manière a rendu possible

Corneille et Racine.

Henri quatu aimait trop les guerres et les plaisirs rudes et corrompus d'être le patron des belles-lettres. Ces écrivains donc auraient beau fait leur essai à moins que la littérature française ne reçût une grande impulsion d'un côté inattendu. Les Espagnoles avaient envahi jusqu'au cœur de la France, y laissant leurs idées étrangères. Henri les avait conquises, mais il n'avait pu chasser ni leurs modes ni leur influence littéraire. Antonio Perez, qui fut exilé de son pays, et qui devint homme d'état à la cour de France et instructeur de son roi, joua un rôle important dans la révolution littéraire qui introduisit en France la splendeur et le goût élégant de l'Espagne. Il rédigea les mémoires et écrivit bien des lettres au roi et aux hommes d'état; ces lettres servirent de modèles aux épistoliers

2

de cette période, mais elles sont pleines de flatteries et d'hyperboles. Parmi les hommes honorés d'abord de ses missives était le marquis de Pisani, qui admirait son style et l'imitait en apprenant ses artifices littéraires. Grâce à l'influence de Perez son hôtel devint une retraite où se rencontraient les savants et tous les hommes doués d'un amour des belles-lettres; et l'on y trouvait toujours un goût espagnol et une société polie et savante.

Cependant ce cénacle n'était qu'un commencement, un premier pas, mais c'était suivi d'un des plus merveilleux fastes du dix-septième siècle. On peut regarder l'hôtel de Rambouillet comme le point central d'où rayonnait tout ce qu'il y avait de bon, de vrai et de beau dans la littérature et dans la moralité de ce siècle. Ici on purifiait la langue, on perfectionnait les mœurs, et l'on bâtit

une petite académie, qui devint plus tard la grande Académie Française. Catherine, la fille unique du marquis de Pisani, ^{qui} épousait tout jeune Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, ne perdit pas son amour de conversations graves et de discours profonds, acquies dans sa maison paternelle. Les ballets de la reine, les ballets de la cour et toutes les gaietés bruyantes desquelles se réjouissaient toutes les dames corrompues de cette période, la répugnaient fort et l'exila de la cour de Henri quatre. Quoiqu'elle fût une des dames d'honneur au couronnement de Marie de Médicis, pour la plupart elle s'absenta du Louvre, préférant la solitude et la lecture aux plus vides plaisirs de la cour.

De la part de sa mère, Catherine avait hérité un vrai amour italien des beaux-arts et de l'harmonie; et suivant ses propres plans architecturaux, elle

3

fit bâtir son hôtel célèbre, situé à la rue de Saint-Thomas à quelques pas du Louvre, qui était un beau palais d'une vaste étendue. Cet hôtel était de briques d'une couleur rouge, formant un vif contraste aux tourelles, aux corniches et aux pilastres de pierre de taille. Dans la maison il y avait au rez-de-chaussée quatre salons magnifiques d'une grande hauteur, dont les meubles et les tapisseries étaient de différentes couleurs. Dans ces salons Madame de Rambouillet inaugura ses fameuses réunions littéraires où se rencontrait bien souvent toute la société d'élite. Le salon bleu, où l'on se réunissait quand il n'y avait pas beaucoup de monde, a acquis une réputation universelle de bon goût, et de jugements littéraires. Dans ce salon Polyeneste fut lue afin de recevoir les critiques justes, Bossuet y débita en prédicateur, et les fondateurs de l'Académie Française discutaient

les nouveaux mots.

Parmi toutes les innovations louables introduites de la marquise, on voit avec un frisson de dégoût une mode que suivraient toutes les dames de qualité à Paris. A cause d'une maladie étrange la marquise était retenue une prisonnière chez elle pendant une partie de l'année. Ne voulant perdre ni le bonheur de recevoir des visites, ni l'inspiration de la conversation des sava-
n-
tants, elle emprunta des dames de l'Espagne la coutume d'avoir dans les chambres une alcôve où l'on met le lit. Pendant l'hiver quand il lui fallait rester à la maison, elle recevait ses amies intimes dans la ruelle, ou de son lit regardait la foule des visiteurs ou liait conversation avec eux. Suivant son exemple la plupart des belles firent bâtir des alcôves, où la ruelle était ornée avec recherche, et là on tenait salon

du matin au soir, en entendant toutes les nouvelles anecdotes, et en débitant tous les secrets et tous les scandales de la cour.

Et l'incomparable Artémise qui régnaît en déesse sur toutes ces scènes, belle, bonne et spirituelle! Son amie intime et son adoratrice, Mademoiselle de Pendency, la divine Paphs, la décrivit ainsi: "Imaginez-vous la beauté même, si vous voulez concevoir celle de cette adorable personne. Grande et bien faite, tous les traits de son visage sont admirables, la délicatesse de son teint ne se peut exprimer. La majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quoi de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent. Sa physionomie est la plus belle, la plus noble que je vis jamais." Tous ses contemporains d'un commun accord

offraient devant son autel un dévouement complet et un excès flattereur. Parmi tous les scandales que l'on entendait partout, pas un seul mot désavantageux à son caractère ou à son esprit. Elle était aimable et gracieuse, bonne pour tout le monde, prête à aider les écrivains pauvres et habile à enseigner les leçons de galanterie et le sentiment de toutes les bien-séances. Peut-être a-t-elle un peu trop affecté de deviner précisément certaines choses; mais cependant elle avait prédit le jour exact où le roi mourut. Son esprit et son âme gagnaient un respect universel. Elle savait parler les langues espagnole et italienne, comprenait un peu la langue latine, dessinait bien et n'ignorait presque rien de ce qui méritait d'être su. Sa beauté, sa dignité, son caractère noble, son esprit admirable, tout s'unit à la rendre adorée et à lui donner le don de rendre

son hôtel un berceau de la société polie.

Elle y recevait le tribut de tous les poëtes, le louange des hommes de lettres, l'admiration des dames de qualité, le dévouement des hommes à la cour même de Richelieu. Son hôtel était ouvert à tout le monde qui avait le titre d'abilité, et qui se conformait aux principes de galanterie et d'honneur y enseignés. Toutes les dames avaient leur amant honnête et galant qui avaient dû les aimer d'un amour platonique. Les règles d'étiquette auraient pu être trop rigides, mais enfin on réussit à dévulgariser la langue, à introduire une moralité plus noble, et à devenir des modèles que tout le monde admirait et s'efforçait d'imiter.

Entrons cette maison une après-midi de l'automne en seize cent quarante quatre; figurons-nous le fameux salon bleu de ce Bonaparte Français. Par

les larges fenêtres ouvertes depuis le plafond jusqu'au parterre, nous voyons les arbres magnifiques et les beaux jardins qui entourent la maison; par les portes nous regardons le salon jaune et les autres salons maintenant remplis d'une foule de personnes. Des murs sont tapissés de velours bleu, rehaussés d'or et d'argent, les meubles de la même couleur ont les franges et les dentelles d'or. Les miroirs de Venise multiplient mille fois les figures changeantes et l'éclat de la chambre. Autour de nous, nous voyons des cabinets pleins de raretés innombrables, de jolies lampes, de beaux vases de cristal de l'Italie, des tableaux de toutes les personnes que l'hôtesse aime, et parmi les autres curiosités une belle épinette. L'air est parfumé, et ça et là sont placées des corbeilles remplies de fleurs, qui font régner un

printemps continué dans le sanctuaire de la déesse d'Athènes. Beaucoup de monde s'est rassemblé, car Corneille va lire un nouveau drame. Pendant qu'il le lit, regardons la compagnie. Les hommes de lettres destinés d'être fameux, Balzac, Bossuet, Minage, Poudery et Voiture, sans trop d'éclat écoutent la lecture de bonne attention. De grandes seigneuses sont ici éminentes en soie et en or, qui aux pieds des dames célibataires du salon leur font la cour. Les dames faisaient les lois auxquelles tous les hommes étaient sujets, leurs principes étaient rigides et elles exigeaient une soumission loyale. Les hommes devaient être braves, généreux et galants; il leur fallait dompter toutes leurs passions et n'exprimer que de nobles sentiments. Le pauvre Voiture atteignit la plus haute témérité quand il osa mettre

à ses lèvres la belle main d'une
fille de la maison, et voilà pourquoi
il fut envoyé au rang des galants
communs. De ces demandes rigoureux
venaient les sentiments respectueux
et l'hommage chevaleresque aux femmes,
qui passèrent partout à travers la
société.

Dans ce salon fut le com-
mencement de ces grands sermons qui
devaient être le couronnement de ce
siècle littéraire, car Bossuet le bien-
connu auteur des Oraisons Funèbres y
débita. Quand il y fut introduit,
on fut scandalisé à la pensée d'un
sermon dans un salon. Néanmoins
on écrivit des textes et les mit dans
un sac. Le texte, qui en fut tiré, é-
tait, "Vanitas vanitatum, omnis
vanitas est." Sa voix grave et agré-
able, son air dévot et sérieux, et ses
notes simples mais éloquentes, exigèrent

l'attention silencieuse de tous ceux qui étaient au salon. Il parla du rigueur du sort, des tentations et des succès de la vie, de la douceur de la mort, et des gloires éternelles du ciel. Après son discours il fut hono-rié de l'admiration sincère et des louange flatteruses de tous ceux qui lui avaient écouté.

Mais il n'y avait pas toujours des drames et des discours à l'hôtel. Les jeux et les plaisirs y trouvaient lieu. Un jour en attendant une lecture, ces savants s'amuserent et jouèrent à Colin Maillard. Quel-quefois quand cette société d'élite était à la campagne au château de Rambouillet, appartenant au marquis, on se vêtit comme dieux ou comme déesses; et habituellement on s'appro-pria des noms mythologiques. Voi-tain, le poète chargé de toute la

compagnie y jouait bien des tours. Un jour, par exemple, il mena deux grands ours dans la chambre de la Marquise, et l'effraya par leur apparence soudaine. En revanche la Marquise lui joua un tour. Il avait écrit un poème dont il était très fier, et que la Marquise faisait imprimer. Avec beaucoup de soin, elle le cousait dans une vieille collection de poèmes. Quand Voiture le lut parmi les autres, il fut atterré à la pensée qu'il l'avait peut-être emprunté. La compagnie s'amusa bien de son étonnement et de sa confusion, mais sa jouissance de la tour était grande, quand tout lui fut expliqué. Une autre fois on donnait une grande fête à l'honneur du jeune comte de Pisani, où les demoiselles vêtues en nymphes reçut le héros en chantant et en dansant. Le Carnaval des "Précieuses" aussi fut

beaucoup admiré, pendant laquelle quel-
ques-uns en représentant l'Amour, l'Oc-
casion, la Vieille-Amoureuse, la Jeune-Co-
quette et cetera dansaient et chantaient.

Voiture, "libre, badin et char-
mant", n'était qu'un auteur médi-
ocre, mais il devait sa popularité à
une lettre pleine d'inspiration qu'il
avait envoyée à une grande dame.
Tous ses bons mots étaient comme
une inspiration, et il avait son mad-
rigal ou sa plaisanterie prête à toute
occasion. Puisqu'il se servait de la
surprise et de l'inattendu, il était
bien connu à cause de ses impromptus.
Il était donc le bel esprit de toute
la société, et malgré ses hyperboles
il était considéré le plus parfait des
écrivains. Quelquefois il ne gagnait
pas dans ses plaisanteries. Il avait parié,
par exemple, avec le comte de Pisani qu'un
certain homme qui passait était un

homme de la robe. Quand la question lui fut posée et l'explication ^{faite} faite, l'homme refusa de répondre, mais donna à Voiture l'avis suivant: "Gagez toujours, Monsieur, que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais."

Son ami Chapelain, critique distingué, était bien différent; il ne pouvait s'abandonner ni à des impromptus ni à de bons mots. Mais il eut le malheur de se croire poète épique et essaya plus qu'il n'accomplit, quand il s'efforça de faire un Iliade français. La Pucelle, qui devait l'être, réussit à être long et ennuyeux au plus haut degré.

Quelquefois les habitués s'assemblaient pour entendre une discussion au sujet d'introduire de nouveaux mots dans la langue ou d'en omettre quelques expressions. Dans ces discussions, l'anglais, l'oracle de la langue française et le

grand grammairien, jura un rôle important; il a défendu la langue de l'introduction des mots italiens et espagnols, et en a établi la pureté. Ses Remarques sur la langue française établit son autorité en littérature, mit la langue dans sa perfection et lui gagna le titre du "plus sage des écrivains."

Balzac, le grand épistolier, y débita un discours profond en faveur du mot urbanité, qui fut plus tard adopté comme partie véritable de la langue. Il était plus noble, plus auteur que Voiture, mais étant moins homme du monde, il ne brillait qu'au second rang. Mais son style épistolier était suivi, et il devenait tout à fait le mode d'écrire de longues lettres qui décrivaient le moindre événement. Ses lettres étaient beaucoup lues et devenaient

bien fameuses, comme elles étaient le miroir de la cour et de la société.

La plupart des drames de Corneille étaient lus au salon bleu, et approuvés de ces censeurs sévères, mais d'abord ils refusèrent d'accorder à Polyucte leur admiration complète. Il ne lisait ses drames que très mal, mais heureusement Voiture, Bossuet ou quelque autre rendait des passages quelquefois. Corneille dit de lui-même :

"Et l'on peut rarement m'écouter
sans ennui,

Lue quand je me produis par la
bouche d'autrui."

Malherbe et Racan, qui se disputaient l'honneur d'improviser le nom Athénice, La Calpurnide et Scudéry, qui essayaient le roman héroïque, Conrart et Benserade, fameux à cause de son sonnet de Job, Saint-Evremond et Conrart, tous

ces écrivains se trouvaient chez la Marquise, et y gagnaient une connaissance et un savoir. Faisie, qui devaient les rendre bons écrivains

Bien des hommes de la cour venaient à ce salon; Monsieur le prince de Condé et sa femme avec leur fille la duchesse de Longueville, et la belle duchesse de Chevreuse le fréquentaient même Richelieu y contribuait ses madrigaux. Mais bientôt éprouvait-il beaucoup d'inquiétude à l'égard de ce salon qui pouvait être un foyer d'opposition. Il soupçonnait que ses ennemis fussent des habitués, et il voulait que la Marquise les épiât et lui répétât leurs remarques. Elle répondit que tout le monde était si fortement persuadé de la considération et de l'amitié qu'elle avait pour son éminence, qu'il n'y avait pas une seule personne qui eût la

hardiesse de parler mal de lui en sa présence, et qu'elle n'aurait jamais occasion de lui donner de semblables avis.

Dans peu de temps les dames qui y fréquentaient, étaient éminentes à cause de leur savoir-faire et de leur caractère d'élégance et de noblesse. Nous trouvons parmi les habituées les dames le mieux connues de ce siècle. Mademoiselle de Scudéry, dont l'esprit et la pénétration n'avaient point de bornes, qui nous a donné un tableau parfait de cette époque, possédait toutes les charmes sans celle de la beauté. Dans ses longs romans, elle introduisit des caractères semblables aux personnages à l'hôtel, à qui elle donna des noms originaux. Madame de Rambouillet y paraît sous le nom de Clémire, et l'auteur porte le nom

de Gapho. Les longues conversations étaient empruntées pour la plupart de celles au Parнас Français. Après que le salon bleu fut fermé, Mademoiselle de Scudéry commença ses fameux samedis qui faisaient tant de bruit dans le monde des beaux esprits. Dans ces réunions se rencontraient beaucoup de personnes qu'elle avait connues au salon bleu.

Une autre écrivaine Mademoiselle de la Vergue y joua un rôle plein d'intérêt. Quand elle devint Madame de la Fayette, sa réputation en romancière éclipsa celle de Mademoiselle de Scudéry, et plus tard son salon devint un foyer à tous les écrivains et à tous ceux qui désiraient le titre d'homme de lettres. Dans la Princesse de Clèves, elle nous donne une image parfaite de la cour de Louis quatorze, une image

dans laquelle brisent le bon goût et la simplicité au lieu au lieu des inventions impossibles de l'ancien roman; dans laquelle l'auteur substitue aux passions extravagantes une langue sobre et pure, semblable à celle que parlaient les "honnêtes gens."

Toutes les dames qui appartenaient à cette société écrivaient, et plusieurs d'entre eux écrivaient bien. Elles inauguraient le style épistolaire, et leurs lettres, qui décrivent tous les détails de la vie actuelle et intime de ces temps, sont dignes de passer à la postérité. Madame de Sévigné surtout a acquis une réputation presque universelle en épistolaires. Elle était tout jeune quand elle visitait le salon bleu, mais elle y a puisé le bon goût, la pureté et la connaissance intime de la société, qui caractérisent ses lettres.

La correspondance avec sa fille nous fait connaître la cour et ses intrigues, le théâtre, la littérature, l'Eglise et la société contemporaine. Le style naturel, les petites causeries avec la plume, qui imitent les causeries aux salons appartiennent à l'époque qui suit celle de l'hôtel de Rambouillet. Tout en peignant ses contemporains, elle se raconte elle-même, et nous introduit une femme aimable et spirituelle, remplie d'un amour maternel. Dans une de ses lettres elle dit, "Il faut ôter l'air et le ton de la compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies. Dans cela il faut mourir." Et dans une autre lettre, sa philosophie dépasse celle de son siècle, "Ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les

jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit et l'on meurt."

Madame de Sably et Mademoiselle d'Attichy fameuses en épistolaires, Angélique de Paullet, pleine de grace et de vivacité, qui gagna le soubriquet de la belle Lionne, Mademoiselle de Montpensier, l'auteur des Mémoires Célèbres, et bien des autres dames recevaient chez la Marquise leur inspiration, et de ce foyer sortaient comme écrivaines peu connues maintenant, c'est vrai, mais dans leur siècle possédant un grand pouvoir qu'elles employaient de manière que la société devint meilleure à cause de leur influence.

La fille de la Grande Marquise donnait un grand appui à sa mère en rendant la maison pleine d'intérêt aux cavaliers, par sa

gaieté, son caractère aimable, sa spiritualité et son fort esprit. Après son mariage au duc de Montausier, elle ouvrit chez elle un salon beaucoup visité, et qui n'était second qu'à celui de sa mère. Ce mariage est plein d'intérêt, car Julie était une dévote rigide à l'amour platonique, et retenait le vertueux duc, qui l'aimait tendrement, comme cavalier d'amour plus que douze ans. A la fin le pauvre amant fut victorieux, car il fit composer la fameuse "Guirlande de Julie." Les dix-huit fleurs peintes en guirlande représentaient les différents sentiments. Monsieur le duc et dix-sept poètes composaient des madrigaux convenables qui vantaient les vertus et la beauté de la bien-aimée. La belle Julie, vaincue de cette offrande,

qui exprimait tant de loyauté,
donna la main à son amant
fidèle.

D'être admis à cette société
vertueuse et distinguée était un
diplôme de bel esprit et de pureté
de moeurs; de là surgissait un
grand respect et une haute estime
de toutes les habituées. Pour désigner
cet estime on employait les termes,
précieuses, illustres, lumineuses,
qui au commencement étaient
titres d'honneur, et auxquelles toutes
les dames de la société d'élite as-
piraient. Ce titre d'abord n'était
pas pris du tout en mauvaise part,
mais plus tard quand les imi-
tateurs n'atteignaient pas le haut-
rang de leurs prédécesseurs, quand
la société était composée pour la
plupart d'une sorte de parvenues
intellectuelles, les précieuses ne

méritaient pas l'estime profond; et à cause de cela ce titre perdit sa signification flatteuse, et ses possesseurs gagnèrent plus ou moins le mépris des gens d'esprit.

Dans les "Précieuses Ridicules", écrit en seize cent cinquante-neuf, Molière a joué ces fausses précieuses, et de cette manière a fait que tout le monde se moquât de toutes les précieuses. Il n'avait jamais connu les précieuses originales dans leur vrai éclat, mais cependant il éprouvait toujours le plus grand respect d'elles. Cependant les précieuses véritables ne se relevèrent pas du coup qui leur était si fortement porté, quoiqu'il ne fût tendu qu'aux parodistes sans esprit et sans goût. Leur rôle était fini. Elles avaient fait ac-

cepter à la langue la plupart des locutions qu'elles voulaient mettre à la mode, surtout celles dont Molière se moquait, et elles avaient rendu la société meilleure à cause de leurs efforts. Mais après ce drame elles sont disparues et l'on n'entendait parler ni d'eux ni de leurs faits.

Le sort est rigoureux et renverse tour à tour toutes les choses de ce monde. Le fameux salon bleu avait vécu, et maintenant devait céder à d'autres influences. Les agitations de la Fronde et tous les bouleversements qui l'accompagnaient, dispersaient en peu de temps toute cette belle société; Monsieur le marquis, son fils et une de ses filles étaient morts; la santé de la marquise devint trop délicate pour les réunions;

Century

April, 1928, New York;

Article by Lady Rhondda: "Women of the Leisured Classes"

Las Mujeresde Cervantes

Jose Sanchez Rojas

Montaner y Simon, Barcelona, Spain, 1916

Historia de la Literatura Espanola

Rudolph Schevill

(Master Spirits of Literature Series)

John Murray, London, 1919.

Idylls of the King

Alfred Lord Tennyson. Edited by William t. Vlymen.

The Macmillan Company, New York, 1908.

Vida de Don Quixote y Sancho Segun Miguel de Cervantes Saavedra

Miguel de Unamunc

Libreria de Fernando Fe, Madrid, 1905.

(Note: The entire book has been read unless otherwise indicated.)